

Le désir chez Confucius, Bouddha et Augustin

Dans toute une partie de l'Asie, le désir se traduit, en caractères chinois, par deux mots qui sont « 慾望 *yokmang*, 渴望 *galmang*. » Ces deux mots ont le même composant, le « 慾 *mang* », qui désigne directement une attente vers l'avenir. Le « 慾 », premier composant de *yokmang*, désigne l'avidité et souvent le désir des « cinq sens » : l'ouïe, la vue, le toucher, l'odorat, et le goût. Il exprime souvent un désir extérieur, parfois même ce mot a un sens négatif, qui fait penser au désir désordonné dans le sens du concupiscent. Le mot 慾 – *yokmang* – signifie donc le fait d'éprouver un désir brûlant, actif, qui s'oriente vers un but.

Le « 渴 », premier composant de *galmang*, a le sens de « soif ». Ce nom composé « 渴望 » exprime une très forte soif, soif d'eau. Ces deux mots ont une connotation d'avenir. Le mot 渴望 a à peu près le même sens que *yokmang*, mais exprime plutôt le désir comme celui d'un « cerf altéré [qui] cherche l'eau vive » (Ps 41,1).

D'un autre côté, chez saint Augustin, le désir est aussi multiforme, comme le traduit l'abondance de mots employés pour le désigner : comme le signale Isabelle Bochet, Augustin utilise ainsi les mots suivants pour désigner le désir : *desiderium*, *appetitus*, *amor*, *cupiditas*, *concupiscentia*, *libido*, *quaerere*¹.

Nous nous proposons ici de comparer le désir entre le confucianisme et le bouddhisme d'une part et chez Augustin d'autre part. Nous verrons que la différence d'extension de la notion de désir ne réside pas principalement dans les différentes nuances de sens négatif, péjoratif ou positif que l'on peut y discerner, mais dans des sens ultimes que l'on se propose d'examiner.

¹ Isabelle Bochet, « Désir », *Encyclopédie saint Augustin. La Méditerranée et l'Europe. IV^e-XXI^e siècle*, Paris, Cerf, 2005, col. 440-441.

1 Des points communs...

1.1. Des caractéristiques communes

Cette différence n'empêche pas qu'il y ait des appréhensions communes dans les visions augustiniennes et asiatiques. 1) tout homme est sujet au désir ; 2) le désir est fort ; 3) le désir présente des aspects négatifs qui sont à combattre.

1) Les réflexions de Confucius, Bouddha et Augustin ont en commun, avec beaucoup d'autres pensées, l'idée que tout homme aspire au bonheur : « la vie heureuse, n'est-ce pas cela même que tous désirent, et que personne au monde ne se refuse à désirer ? » (*Confessions [= Conf.]* X,20,29, *Bibliothèque Augustinienne [= BA]* 14, p. 195). Cette recherche du bonheur est le ressort du désir ; celui-ci, au cœur de chacun, se présente comme une force qui engage à l'action.

2) Le désir est puissant ; il enflamme tout l'être, il est doté d'une persistance.

3) Le désir, cependant, porte concrètement au bien comme au mal et, dans les deux cas, ses égarements ou ses excès sont à affronter, aussi bien chez Confucius et Bouddha que chez Augustin.

Il est possible de particulariser chaque perception du désir.

1.2 Une appréhension négative du désir ?

Pour Confucius, les désirs de toutes sortes bons comme mauvais, deviennent les maîtres de l'homme s'ils ne sont pas maîtrisés. Leur diversité et leur puissance le rendent esclave. L'homme est dépouillé de sa volonté.

La confrontation avec le désir, dans l'enseignement de Bouddha, peut se décrire par l'exposé des « quatre nobles vérités », sous-tendues par la nécessité d'abolir le désir. Cette nécessité se perçoit dans les deux premières de ces « nobles vérités » La première noble vérité est que l'existence humaine se caractérise par la souffrance depuis la naissance jusqu'à la mort. Sept genres de souffrance se répartissent en trois catégories : la souffrance est physique et mentale, elle est causée par le changement, et aussi par tout ce qui conditionne notre existence. La deuxième noble vérité porte sur les origines et les causes de la souffrance. Parmi celles-ci, l'une est que « Le monde manque et il désire avidement ». Le désir, sous ses formes multiples, jamais rassasié, n'aboutit qu'à des bonheurs éphémères et pousse l'homme à un foisonnement de tentatives égoïstes qui, selon la loi dite « karmique », projettent dans une autre vie terrestre après la mort et éventuellement dans un cycle de renaissances multiples sous des formes diverses, ce qui prolonge l'état de souffrance.

Chez Augustin, tous les termes désignant le désir – sauf *quaerere* qui relève d'un aspect intellectuel et mystique² – peuvent comporter une charge sémantique négative plus ou moins accentuée, exprimée parfois par un complément ou un adjectif qui relève assez souvent des sphères charnelles ou mondaines. On trouve par exemple chez Augustin : *amor*

² Cf. I. Bochet, « Désir », *Encyclopédie saint Augustin*, col. 411.

immundus, amor mali, amor mundi, amor saeculi, cupiditas carnalis, cupiditas cupabilis, desiderium carnis, etc.

La *cupiditas*, en général, « est l'amour des choses terrestres pour elles-mêmes » ; Augustin « applique ce mot à tous les désirs physiques [...] Une fois établie dans l'âme, et étant devenue, par usage, une habitude de l'esprit, la *cupiditas* devient une nécessité »³, une drogue dirait-on aujourd'hui.

La concupiscence se présente sous trois formes : la concupiscence de la chair (sexuelle et sensuelle), la concupiscence des yeux (relevant de toutes les avidités de savoir), la concupiscence de l'orgueil⁴. On retrouve une tripartition similaire à partir de la *libido*, avec une insistance particulière sur la soif de domination dans la troisième catégorie.

Le terme *amor* se réfère également au désir. « Qu'est-ce donc que l'amour, sinon une certaine vie qui unit deux êtres ou tend à les unir : celui qui aime et l'être qui est aimé ? » (*De Trinitate* [= *Trin*] VIII,10,14, BA 16, p. 71) et cela aussi bien dans les amours les plus charnelles que dans l'âme raisonnable. *Amor* est pour Augustin un terme en effet ambivalent : « la volonté droite est un amour bon, et la volonté perverse, un amour mauvais » (*Cité de Dieu* XIV,7,2, BA 35 p. 375).

L'*appetitus* désigne les nombreux mouvements qui se trouvent en chaque individu et dirigés vers l'obtention de quelque chose. « Beaucoup d'*appetitus* sont des perversions de notre vraie nature : la recherche de la gloire humaine, le désir de dominer les autres, [...] le désir délibéré de nuire aux autres, et de céder à la méchanceté pour son propre bien. »⁵. Enfin, le *desiderium* est un souhait vif de trouver ou de retrouver un objet absent. Une partie de l'œuvre d'Augustin retient du *desiderium* le désir charnel « impulsion surgissant du mal qui est au fond de l'homme »⁶.

Ces désirs désordonnés qui sont en cause ici ne laissent pas l'âme dans la sérénité, à terme leur satisfaction est décevante. Plus encore, ils asservissent l'homme : « Le juste, fût-il esclave, est libre ; tandis que le méchant, fût-il roi, est esclave, et non d'un homme, mais, chose plus grave, d'autant de maîtres qu'il a de vices » (*Cité de Dieu* IV,3, BA 33, p. 541). Cet asservissement devient souffrance : « Chez moi, c'était l'habitude de rassasier l'irrasasiable concupiscence qui me tenait captif et me torturait. » (*Conf.* VI,12,22, BA 13, p. 565). Et ce désir, en outre, n'est jamais apaisé, il renaît de ses cendres, il est inextinguible.

Pour satisfaire à l'objectivité, il faut mentionner cependant que les termes relatifs au désir s'appliquent aussi chez Augustin à des réalités plus

³ G. Bonner, « Cupiditas », *Augustinus Lexikon* [= *AugLex*] II, 1/2, 1996, Bâle, Schwabe & Co AG, 1996, col. 169.

⁴ Cf *infra.*, l'article de N. Potteau, « Le désir déréglé : la triple convoitise chez Augustin ».

⁵ Cf. G. O'Daly, « Appetitus », *AugLex* I, 3/4, 1988, col. 422.

⁶ J. Doignon, « Desiderare, desiderium », *AugLex* II, 1/2, 1996, col. 306-309.

neutres ou plus raisonnables. On va trouver *l'appetitus rationalis*, *l'amor rectus*, *l'amor boni*, etc.

Quoi qu'il en soit, il apparaît jusqu'à présent une forte ressemblance dans l'appréhension négative du désir chez Confucius, Bouddha et Augustin.

2 mais aussi des différences...

Cependant, c'est le traitement du désir qui est très différent chez ces trois penseurs.

Pour Confucius, les désirs du bien comme du mal sont à réguler par l'éducation et l'ascèse, afin qu'ils deviennent des désirs ordonnés. L'emprise pure et sincère sur les désirs, en vue d'un ultime bien, établit la vertu et la sérénité en soi, ainsi que dans la famille et la société.

Pour Bouddha, la troisième noble vérité laisse appréhender la solution pour être délivré de l'enchaînement des réincarnations. C'est le Nirvana, un état d' « Eveil », « point où tout désir sera éteint », où l'homme sera enfin affranchi de tous les désirs qui entravent sa liberté. La quatrième noble vérité est la description du « chemin octuple » qui permet de parvenir à cette émancipation. Huit comportements sont classés en trois catégories. La conduite éthique regroupe la parole juste, l'action juste, le moyen d'existence juste ; nos actes ne doivent provoquer ni division ni haine ni tourments. La discipline mentale est composée d'effort juste, d'attention juste, de concentration juste. Le but est d'éviter ce qui conduirait à des actes mauvais « nuisibles au progrès spirituel de l'homme », il s'agit de voir les choses objectivement en se libérant de toute distraction. La sagesse, par la compréhension juste et la pensée juste vise à se détourner des phénomènes qui aboutissent au désir ou l'entretiennent. La mise en œuvre de ce programme libère du désir, permet d'échapper à l'existence douloureuse et aux cycles de sa répétition.

La perspective d'Augustin est totalement différente. Il ne s'agit plus de supprimer le désir mais de le pousser à un degré tel d'exigence que seule une satisfaction suprême le comble. Une fois déçu, écoeuré par les multiples satisfactions des désirs physiques et mondains, Augustin reste en proie à un vide lequel, cependant, rejoint une sourde recherche qui languissait en lui depuis longtemps :

« Car il y avait une faim en moi, dans mon intime [...] de toi-même, ô mon Dieu, et cette faim n'excitait pas mon appétit mais je n'avais aucun désir des nourritures incorruptibles » (*Conf. III,1,1, BA 13, p. 363*)

En effet, ce n'est que progressivement que le désir déçu et pourtant transmuté en tension exacerbée rejoint l'appel intimement ressenti de la transcendance : « nous pouvons désigner de n'importe quel nom ce qui est indicible, mais son vrai nom est Dieu. Et quand nous disons : « Dieu », que disons-nous ? Ce mot désigne tout ce que nous attendons. » *Traité sur la première épître de Jean [= Tr. in ep. Io.] 4,6, BA 76, p. 199*)

Voilà ce qu'Augustin découvre : Dieu est tout ce à quoi nous aspirons. Cette découverte n'a pu se réaliser que par la conjonction d'une attitude de recherche qui habitait Augustin et de la grâce de Dieu. Mais Augustin découvre encore davantage : tous les mauvais désirs ou tous les mauvais aspects des désirs, qu'il a fini par avoir en horreur, sont « la manière dont l'humanité est confrontée sans cesse à cette dépendance, ce besoin de grâce »⁷ ; ils nous font toucher notre faiblesse et nous préservent de l'orgueil. En effet, « le remède, celui qui guérit la claudication du péché dans l'homme intérieur [...] est la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. » (*Sur la perfection de la justice de l'homme III,6, BA 21, p. 135*).

Le désir est finalement ce qui met l'homme en mouvement, et le désir expurgé avec l'aide de la grâce, ce qui permet à l'homme de répondre à l'appel de Dieu. Toutes les variantes de l'idée de désir exprimées par les divers termes latins qu'utilise Augustin pour les désigner, et qui chez lui apparaissent souvent, il est vrai, associées à une misère, à des travers de l'homme, peuvent néanmoins aboutir ainsi à une spiritualisation : c'est même le cas pour le terme *concupiscentia* qu'on trouve en *Cité de Dieu XIV,7* « *Concupiscentia sapientiae perducit ad regnum* », traduit par « La convoitise de la sagesse conduit au royaume », phrase qu'Augustin reprend de *Sg 6,20*. De la sorte « Toute la vie du vrai chrétien est un saint désir » (*Tr. in ep. Io 4,6, BA 76, p. 199*).

⁷ P. Burnell,
« Concupiscentia »,
*Encyclopédie St
Augustin*,
col. 316.

Conclusion

Chez Saint Augustin, le désir en fin de compte oriente l'homme vers le Créateur, il atteste que le créateur exerce un attrait sur l'homme, orientation et attrait qui peuvent par ailleurs s'égarer dans les vicissitudes et les turpitudes de la vie humaine. Dans les religions, sagesses, philosophies asiatiques ici envisagées, le désir est plutôt une composante de la vie humaine qu'il faut domestiquer chez Confucius, et annihiler chez Bouddha.

Joanna Hee Jeong Song

Oblate de l'Assomption